

Laval théologique et philosophique



Mark KINGWELL, *À la poursuite du bonheur. De Platon au Prozac*. Traduit de l'anglais par Albert Beaudry. Montréal, Bayard, 2006, 416 p.

Nestor Turcotte

Volume 63, numéro 3, octobre 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/018185ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/018185ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Turcotte, N. (2007). Compte rendu de [Mark KINGWELL, *À la poursuite du bonheur. De Platon au Prozac*. Traduit de l'anglais par Albert Beaudry. Montréal, Bayard, 2006, 416 p.] *Laval théologique et philosophique*, 63(3), 617–618. <https://doi.org/10.7202/018185ar>

parle cependant d'une philosophie première, dont l'objet reste énigmatique. Bref, la démarche métaphysique restera si peu dominante dans le monde grec qu'aucune des écoles grecques (épicurisme, stoïcisme, scepticisme) ne la reprendra dans le monde romain.

Il est aussi assez étonnant que le monde médiéval n'ait connu que très tardivement une authentique pensée métaphysique. La métaphysique classique, celle d'Aristote, renfermait des éléments contraires à la Révélation, en commençant par l'idée d'une éternité du monde. L'Église catholique ne l'adoptera que sur le tard pour contrebalancer certaines visions augustinienne. La métaphysique d'Aristote a pu pénétrer la pensée occidentale par le biais du monde oriental, byzantin, puis syriaque et arabe. Thomas d'Aquin sera le grand commentateur de celui qu'il appellera LE philosophe. Non sans se voir condamner par l'Église à laquelle il avait voué sa vie.

La modernité, dans son ensemble, depuis Descartes, en passant par Kant et Hegel, s'est appliquée le plus souvent à s'opposer à la pensée métaphysique, au nom d'une nouvelle « philosophie première » porteuse d'une conception plus rigoureuse du réel, qui en cernerait mieux l'être, l'essence et les raisons. Tentatives vaines, semble-t-il, puisque tous ces nouveaux courants, en essayant de mieux comprendre l'être véritable des choses, ont été placés devant le fait qu'il est difficile d'atteindre ce but sans présupposer la métaphysique que l'on veut dépasser ou abolir.

L'A. affirme que la métaphysique reste peut-être la présupposition insurpassable de toute la pensée dans la mesure où c'est elle qui aura porté le projet d'une compréhension du monde, à vocation universelle, qui s'interroge sur l'être et le pourquoi des choses.

L'A. propose donc, pour remplacer les livres classiques, souvent teintés de scotisme et de thomisme, une nouvelle et brillante introduction historique à la métaphysique. Cet ouvrage s'intéresse aux étapes les plus déterminantes de l'histoire de la métaphysique occidentale dans l'espoir de faire ressortir la continuité d'une discipline de pensée qui est sans doute constitutive de la pensée philosophique comme telle.

L'A. s'appuie surtout sur des textes classiques en leur jetant un regard tout neuf. À travers la présentation des textes de Parménide, Platon, Aristote, Plotin, Augustin, Avicenne, Anselme, Thomas d'Aquin, Duns Scot, Descartes, Spinoza, Leibniz, Kant, Hegel, Heidegger, mais aussi Sartre, Gadamer, Derrida et Lévinas, l'A. brosse un vaste et rafraîchissant tableau des temps forts de cette pensée fortement oubliée aujourd'hui.

Ce livre est d'une objectivité à toute épreuve. Il expose les métaphysiques principales. Il laisse au lecteur le soin de prendre position devant elles. En conséquence, il pourrait servir aisément de livre de base pour les étudiants qui abordent *Les conceptions de l'être humain* au niveau collégial.

Nestor TURCOTTE
Matane, Québec

Mark KINGWELL, **À la poursuite du bonheur. De Platon au Prozac.** Traduit de l'anglais par Albert Beaudry. Montréal, Bayard, 2006, 416 p.

Mark Kingwell est professeur de philosophie à l'Université de Toronto et agrégé supérieur de recherches au Collège Massey. Il est spécialisé en théories des politiques et de la culture et est diplômé des Universités de Toronto, d'Édimbourg et de Yale.

Dans cet essai, à la fois original et audacieux, l'A. dévoile ses expériences personnelles et sa quête de bien-être. Les chemins qu'il explore ne s'écartent pas de ceux de ses contemporains. Chacun a son idée sur ce que constitue le bonheur et rares sont ceux qui arrivent à convaincre les autres

de leur point de vue. Le monde moderne présente le bonheur sous la forme d'un objet matériel, d'un programme de thérapie, d'une réussite professionnelle, de séminaires de pensées positives, de cyber-divertissements. Non seulement le bonheur est matérialisé, mais on le veut tout de suite. L'A. ne craint pas de dire que, dans son expérience personnelle, il a cherché le bonheur dans ces tape-à-l'œil, ces simulacres du bonheur humain.

Pourquoi le bonheur est-il si difficile à atteindre ? Parce que, selon l'A., nous regardons au mauvais endroit et, pis encore, nous ne recherchons pas ce qu'il faut. L'alcool, les narcotiques, la prise excessive de médicaments entrent dans la panoplie des quêtes du bonheur et laissent souvent de larges pans de déceptions, de vides, d'insatisfactions assurées. Alors que les gens heureux n'ont, semble-t-il, aucun besoin de ce genre de béquille constante.

Chacun doit donc travailler à fabriquer la réalisation de SON bonheur. Pour cela, l'A. suggère le retour à une vie calme, l'élimination de l'agitation énervante et inutile. Le bonheur, c'est être là où l'on est, sans vouloir être nulle part ailleurs. Comme l'envie fait simplement partie de la nature humaine, pourquoi l'être humain se soumet-il souvent à toute cette imagerie et à toute cette stimulation qui n'ont d'autre but, inavoué mais évident, que de susciter dans l'esprit de faux bonheurs. Et de rendre l'homme malheureux.

Pour l'A., la route du bonheur passe par la consolation de la philosophie. Elle prend visage dans le *Manuel* d'Épictète. L'A. explique pourquoi l'enseignement de ce philosophe semble si utile et pertinent en ce début du XXI^e siècle. Le philosophe antique explique comment composer avec les aléas de la vie et rappelle l'importance de cultiver une sérénité durable afin d'accéder doucement à notre moi intérieur. La théorie stoïcienne du bonheur attire aussi le philosophe de Toronto parce qu'elle est ferme, résolue et solide. Le bonheur n'est donc pas affaire de théorie métaphysique et d'harmonie préétablie. Il faut renoncer à donner un sens à un monde absurde pour mener une vie simple de travail et de loisir.

La seule manière d'arracher la notion de bonheur aux engrenages de la manipulation et de l'obsession du confort, c'est, selon l'A., l'associer au fait de vivre une bonne vie. Bref, la vie heureuse est, dans une certaine mesure, la même chose qu'une bonne vie. La quête du bonheur n'est rien d'autre que l'épanouissement de la nature humaine : il s'agit de devenir ce que nous sommes.

L'argumentation développée par l'A., tout au long de cet essai, a porté, pour une part, sur les dangers de la pensée technologique, sur les pouvoirs des machines, au sens propre comme au sens figuré, et sur les façons dont elles ne cessent de déformer nos idées sur le bonheur. Bref, il semble qu'à la fin de ces longues pages sur le bonheur, l'A. se rallie à la thèse aristotélicienne que le bonheur humain, fondée sur l'action vertueuse et la contemplation rigoureuse, est possible sur cette terre enténébrée. Le bonheur consiste dans l'épanouissement de la nature humaine.

Nestor TURCOTTE
Matane, Québec

Olivier PERRU, **De Platon à Maritain. L'idéal associatif**. Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « Histoire de la morale »), 2004, 267 p.

Olivier Perru est membre de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes. Il enseigne à la Faculté de philosophie de l'Institut Catholique de Lyon.

L'A. de cet ouvrage de philosophie politique s'inspire des grandes traditions politiques occidentales. Une relecture historiographique depuis Platon jusqu'à Maritain est une entreprise fort